

ÉPICURE

Lettre à

Ménécée

Epicure à Ménécée, salut.

Même jeune, on ne doit pas hésiter à philosopher. Ni, même au seuil de la vieillesse, se fatiguer de l'exercice philosophique. Il n'est jamais trop tôt, ni que l'on soit, ni trop tard pour l'assainissement de l'âme. Tel, qui dit que l'heure de philosopher n'est pas venue ou qu'elle est déjà passée, ressemble à qui dirait que pour le bonheur, l'heure n'est pas venue ou qu'elle n'est plus. Sont donc appelés à philosopher le jeune comme le vieux. Le second



pour que, vieillissant,
il reste jeune en biens
par esprit de gratitude à
l'égard du passé.

Le premier pour que jeune,
il soit aussi un ancien par
son sang-froid à l'égard
de l'avenir. En définitive,
on doit donc se préoccuper
de ce qui crée le bonheur,
s'il est vrai qu'avec lui
nous possédons tout, et
que sans lui nous faisons
tout pour l'obtenir. Ces
conceptions, dont je t'ai
constamment entretenu,
garde-les en tête. Ne les
perds pas de vue quand
tu agis, en connaissant
clairement qu'elles sont les
principes de base du bien
vivre. [...] Familiarise-toi
avec l'idée que la mort n'est
rien pour nous, puisque tout
bien et tout mal résident
dans la sensation, et que la
mort est l'éradication de nos
sensations. Dès lors, la juste
prise de conscience que la

mort ne nous est rien autorise
à jouir du caractère mortel
de la vie : non pas en lui
conférant une durée infinie,
mais en l'amputant du désir
d'immortalité. Il s'ensuit qu'il
n'y a rien d'effrayant dans
le fait de vivre, pour qui est
radicalement conscient qu'il



n'existe rien d'effrayant non
plus dans le fait de ne
pas vivre. Stupide est
donc celui qui dit avoir
peur de la mort non
parce qu'il souffrira
en mourant, mais parce
qu'il souffre à l'idée
qu'elle approche. Ce dont
l'existence ne gêne
point, c'est vraiment
pour rien qu'on souffre
de l'attendre ! Le plus
effrayant des maux, la
mort ne nous est rien,
disais-je : quand nous
sommes, la mort n'est
pas là, et quand la
mort est là, c'est nous
qui ne sommes pas !
Elle ne concerne donc
ni les vivants ni les
trépassés, étant donné
que pour les uns, elle
n'est point, et que les
autres ne sont plus.

Beaucoup de gens
pourtant fuient la mort,
soit en tant que plus
grands des malheurs,
soit en tant que point
final des choses de la



vie. Le philosophe, lui ne craint pas le fait de n'être pas en vie : vivre ne lui convulse pas l'estomac, sans qu'il estime être mauvais de ne pas vivre. De même qu'il ne choisit jamais la nourriture la plus plantureuse, mais la plus goûteuse, ainsi n'est-ce point le temps le plus long, mais le plus fruité qu'il butine ? Celui qui incite d'un côté le jeune à bien vivre, de l'autre le vieillard à bien mourir est un niais, non tant parce que la vie a de l'agrément, mais surtout parce que bien vivre et bien mourir constituent un seul et même exercice. Plus stupide encore celui qui dit beau de n'être pas né, ou " sitôt né, de franchir les portes de l'Hadès ".

S'il est persuadé de ce qu'il dit, que ne quitte-t-il la vie sur-le-champ ? Il en a l'immédiate possibilité, pour peu qu'il le veuille vraiment. S'il veut seulement jouer les provocateurs, sa désinvolture en la matière est déplacée. Souvenons-nous d'ailleurs que l'avenir, ni ne nous appartient, ni ne nous échappe absolument,

afin de ne pas tout à fait l'attendre comme devant exister, et de n'en point désespérer comme devant certainement ne pas exister.

Il est également à considérer que certains d'entre les désirs sont naturels, d'autres vains, et si certains des désirs naturels sont contraignants, d'autres ne sont... que naturels. Parmi les désirs contraignants, certains sont nécessaires au bonheur, d'autres à la tranquillité durable du corps, d'autres à la vie même. Or, une réflexion irréprochable à ce propos sait rapporter tout choix et rejet à la santé du corps et à la sérénité de l'âme, puisque tel est le but de la vie bienheureuse. C'est sous son influence que nous faisons toute chose, dans la perspective d'éviter la souffrance et l'angoisse. Quand une bonne fois cette influence a établi sur nous son empire, toute tempête de l'âme



se dissipe, le vivant n'ayant plus à courir comme après l'objet d'un manque, ni à rechercher cet autre par quoi le bien, de l'âme et du corps serait comblé. C'est

alors que nous avons besoin de plaisir : quand le plaisir nous torture par sa non-présence. Autrement, nous ne sommes plus sous la dépendance du plaisir.

Voilà pourquoi nous disons que le plaisir est le principe et le but de la vie bienheureuse. C'est lui que nous avons reconnu comme bien premier, né avec la vie. C'est de lui que nous recevons le signal de tout choix et rejet. C'est à lui que nous aboutissons comme règle, en jugeant tout bien d'après son impact sur notre sensibilité. Justement parce qu'il est le bien premier et né avec notre nature, nous ne bondissons pas sur n'importe quel



plaisir : il existe beaucoup de plaisirs auxquels nous ne nous arrêtons pas, lorsqu'ils impliquent pour nous une avalanche de difficultés. Nous considérons bien des

douleurs comme préférables à des plaisirs, dès lors qu'un plaisir pour nous plus grand doit suivre des souffrances longtemps endurées. Ainsi tout plaisir, par nature, a le bien pour intime parent, sans pour autant devoir être cueilli. Symétriquement, toute espèce de douleur est un mal, sans que toutes les douleurs soient à fuir obligatoirement. C'est à travers la confrontation et l'analyse des avantages et désavantages qu'il convient de se décider à ce propos. Provisoirement, nous réagissons au bien selon les cas comme à un mal, ou inversement au mal comme à un bien.

Ainsi, nous considérons l'autosuffisance comme un grand bien : non pour satisfaire à une

obsession gratuite de frugalité, mais pour que le minimum, au cas où la profusion ferait défaut, nous satisfasse. Car nous sommes intimement convaincus qu'on trouve d'autant plus d'agréments à l'abondance qu'on y est moins attaché, et que si tout ce qui est naturel est plutôt facile à se procurer, ne l'est pas tout ce qui est vain. Les nourritures savoureusement simples vous régalent aussi bien qu'un ordinaire fastueux, sitôt éradiquée toute la douleur du manque : galette d'orge et eau dispensent un plaisir extrême, dès lors qu'en manque on les porte à sa bouche.

L'accoutumance à des régimes simples et sans faste est un facteur de santé, pousse l'être humain au dynamisme dans les activités nécessaires à la vie, nous rend plus aptes à apprécier, à l'occasion, les repas luxueux et, face au sort, nous immunise contre l'inquiétude. Quand nous parlons du plaisir comme d'un but essentiel, nous ne parlons pas des plaisirs du noceur irrécupérable ou de celui qui a la jouissance pour résidence permanente - comme se l'imaginent certaines personnes peu au courant et réticentes, ou

victimes d'une fausse interprétation - mais d'en arriver au stade où l'on ne souffre pas du corps et où l'on n'est pas perturbé de l'âme.

Car ni les beuveries, ni les festins continuels, ni les jeunes garçons ou les femmes dont on jouit, ni la délectation des poissons et de tout ce que peut porter une table fastueuse ne sont à la source de la vie heureuse : c'est ce qui fait la différence avec le raisonnement sobre,

lucide, recherchant minutieusement les motifs sur lesquels fonder tout choix et tout rejet, et chassant

l e s



croyances à la faveur la philosophie :
desquelles la plus elle nous enseigne
grande confusion qu'on en saurait
s'empare de l'âme. vivre agréablement

Au principe de sans prudence ,
tout cela, comme et sans honnêteté
plus grand bien : la et sans justice, ni
prudence. Or donc, avec ces trois vertus
la prudence, d'où Les vertus en effet
sont issues toutes participent de la
les autres vertus, se même nature que
révèle en définitive vivre avec plaisir, et
plus précieuse que vivre avec plaisir en
est indissociable.



D ' a p r è s
toi, quel homme
surpasse en force
celui qui sur les
dieux nourrit
des convictions
conformes à leurs
lois? Qui face à la
mort est désormais
sans crainte ? Qui



a percé à jour le but de la nature,
en discernant à la fois comme il
est aisé d'obtenir et d'atteindre le
«summum» des biens, et comme
celui des maux est bref en durée ou en
intensité; s'amusant de ce que certains
mettent en scène comme la maîtresse

de tous les événements - les
uns advenant certes par
nécessité, mais d'autres par
hasard, d'autres encore par notre
initiative -, parce qu'il voit bien
que la nécessité n'a de comptes à
rendre à personne, que le hasard est
versatile, mais que ce qui vient
par notre initiative est sans maître,
et que c'est chose naturelle si le blâme
et son contraire la suivent de près
(en ce sens, mieux vaudrait consentir à
souscrire au mythe

concernant les dieux, que de s'asservir aux lois du destin des physiciens naturalistes : la première option laisse entrevoir un espoir, par des prières, de fléchir les dieux en les honorant, tandis que l'autre affiche une nécessité inflexible). Qui témoigne, disais-je, de plus de force que l'homme qui ne prend le hasard ni pour un dieu, comme le fait la masse des gens (un dieu ne fait rien de désordonné), ni pour une cause fluctuante (il ne présume pas que le bien ou le mal, artisans de la vie bienheureuse, sont distribués aux hommes par le hasard, mais pense que, pourtant, c'est le hasard qui nourrit les principes de grands biens ou de grands maux) ;

l'homme convaincu qu'il est meilleur d'être dépourvu de chance particulière tout en raisonnant bien que d'être chanceux en déraisonnant, l'idéal étant évidemment, en ce qui concerne nos actions, que ce qu'on a jugé " bien " soit entériné par le hasard.

A ces questions, et à toutes celles qui s'y rattachent, réfléchis jour et nuit pour toi-même et pour qui est semblable à toi, et veillant ou rêvant jamais rien ne viendra te troubler gravement : ainsi vivras-tu comme un dieu parmi les humains. Car il n'a rien de commun avec un vivant mortel, l'homme vivant parmi des biens immortels.

Épicure

[341-270 avant J.-C.]

L'Académie et le lycée, héritages respectifs de Platon et d'Aristote, dominaient la culture grecque avant qu'Épicure ne fonde sa propre école :

Désirant que la philosophie soit accessible à tous, il y accueillit même les femmes et les esclaves. La philosophie est en effet le plus sûr moyen d'accéder au bonheur terrestre, de sorte que la joie du sage est égale à celle des dieux.